

Barreau de chaise 13

Jacques Leduc

Number 123, September 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/5139ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Leduc, J. (2005). Barreau de chaise 13. *24 images*, (123), 36–36.

Barreau de chaise 13

par Jacques Leduc

«Ce qu'on apprend aux informations n'est rien en regard de la déshumanisation raciste quotidienne à laquelle sont soumis les Palestiniens. Je ne suis ici que depuis vendredi soir et j'en ai déjà trop vu, mon âme, mon corps sont blessés au plus profond. J'en perds mes mots.» J'écrivais ces lignes le lundi 26 mai 2003, je me trouvais à Ramallah depuis deux jours seulement, en compagnie de la réalisatrice Tahani Rached et du preneur de son Yann Cleary pour tourner le film *Soraida, une femme de Palestine*. Nous allions y passer près d'un mois en sa compagnie, et celle de sa famille et de ses amies. Compte tenu de la nature du projet, je m'étais promis de tenir un carnet de voyage (ce que je n'ai pas réussi à faire) parce qu'il y a des passages dans la vie qui ont une importance qui ne se mesure pas toujours immédiatement, parce qu'il y a des voyages qui changent la vie et la perception qu'on a de nos contemporains, parce qu'il y a des trajets qui méritent mieux que des souvenirs imprécis d'autant plus qu'on ne choisit pas toujours les souvenirs que la mémoire, elle, choisit d'entretenir. Quoi qu'il en soit, tout ce qu'on aurait pu y lire aujourd'hui, c'est mon indignation, ma colère. Mes souvenirs de ce voyage, somme toute assez récent, n'ont plus rien d'anecdotique : ils sont tous émotifs, une émotion tenace comme un mal de dent, et chaque fois qu'on m'invite à en parler je ressens le même inconfort. L'anecdote, la bonne histoire de tournage à raconter au retour de ce voyage n'a rien de l'anecdote, et tout de la vie quotidienne. Et elle se résume invariablement aux mesures arbitraires que prend l'armée israélienne dans le pays qu'elle occupe, la Palestine.

La situation était telle que je ne me suis jamais posé de question d'ordre proprement cinématographique pendant le tournage. La technique était la dernière de mes préoccupations, et les « beaux plans » un peu lyriques qu'on a pu faire, et qu'on ne retrouve pas dans le film, notamment pour établir le bel environnement de Ramallah, ont été la seule occasion de sortir le trépied! À chaque jour, on se retrouvait chez Soraida. On faisait vie commune en quelque sorte, et j'ai même lavé la vaisselle à l'occasion. Tout se passait

autour du carré de maisons que partageaient Soraida et sa famille avec ses voisines : Oum Ali dont on recueillait, chaque matin le rêve de la veille ; Rana et sa mère qui avait connu toutes les occupations, qui avait mon âge et dont je sentais bien la résistance, presque désabusée. Certains échanges étaient prévus, mais la plupart des rencontres qu'on filmait étaient fortuites. En fait, le gros du travail consistait à attendre, mais attentivement.

Ce jour-là on se rendait à Anine – c'est à quelques kilomètres de Jenine, à quelques heures au nord de Ramallah – où avait lieu une manifestation pour protester contre le mur qu'érigéait – et qu'érige encore – l'autorité israélienne et qui, en l'occurrence, comme partout ailleurs, sépare la communauté palestinienne en deux, et rend impossible la visite au beau-frère ou la culture de l'oliveraie.

Pour s'y rendre, on doit d'abord sortir de l'enclave de Ramallah, par le *checkpoint* de Kalandia. Le passeport étranger ne soulève pas trop l'intérêt des jeunes militaires qui ont davantage de plaisir à harceler les Palestiniens. Ensuite, on prend un taxi qui nous amènera à Anine. Bien entendu il y a des postes de contrôle ici et là sur la route et l'arbitraire de ces postes de contrôle volants nous apparaîtra surtout au retour, lorsque à quatre ou cinq kilomètres de Kalandia, à une fourche dans la route, on a vu que les militaires israéliens avaient érigé un barrage. Ils ne laissaient passer aucun véhicule. Il fallait faire le reste de la route à pieds. Notre pourquoi reste sans réponse et le passeport canadien laisse indifférent.



Le reste du trajet s'est donc fait en marchant, entre une clôture infranchissable et une colonie juive, nous arrêtant à l'occasion pour nous reposer. Nous cheminons avec des personnes âgées, des parents avec des enfants dans les bras ou les tenant par la main, sans parler des sacs de provisions. Malgré cela, malgré « ça », on sent que la vie continue. Les Palestiniens ne font pas comme si « ça » n'existait pas. Ils ne se font pas avoir, et la résistance n'est pas que vitale, elle a une vitalité de tous les jours. Je pensais à cela sur la route brûlante, en traînant l'équipement et en écoutant Soraida qui fulminait : « On est enfermé. Ils nous enferment comme dans un zoo. On est encerclé. Regarde! Et nous sommes comme des animaux errants dont personne ne se préoccupe... ». Mais il est clair que l'énergie qu'il nous a fallu pour franchir ces quelques kilomètres n'est rien en regard de la détermination palestinienne parce que dans ce pays occupé, les occupants ont plus d'humanité que les occupants. Je ne m'étendrai pas davantage sur ce sujet, au risque d'être interdit à Côte-Saint-Luc! ❧